**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
**Band:** 31 (1893)
**Heft:** 2

**Artikel:** La maison des Trillettes : [suite]
**Autor:** Barancy, Jean
**DOI:** https://doi.org/10.5169/seals-193433

**Nutzungsbedingungen**
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

**Conditions d'utilisation**
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

**Terms of use**
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

**Download PDF:** 13.07.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch**

en un mot les organes essentiels. Pour n'être pas un organe essentiel, le nez n'en a pas moins sa petite valeur comme ornement du visage ; aussi, pour se venger, la nature offensée a-t-elle défiguré le nez de l'ivrogne en lui imposant des bourgeons et, par ironie, la couleur de la vertu ; c'est pour le coup qu'il faut s'abstenir de juger sur l'apparence.

— L'habitude de consommer exclusivement des vins nouveaux, surtout avant qu'ils soient éclaircis, est malsaine : ils irritent l'estomac et ébranlent le système nerveux ; aussi dyspepsies et *delerium tremens* fourmillent après vendanges ; est-il d'ailleurs sensé de manger ainsi son blé en herbe ?

— Le thé et le café, quoique matières bien différentes, ne sont au fond qu'une seule et même chose. En effet le principe azoté nutritif du thé est la théine et celui du café la caféine, principe d'une composition absolument identique et ne contenant pas moins du 20 pour 100 d'azote. L'infusion du thé est donc nutritive et se digère facilement ; elle stimule le physique et le moral. Le thé noir doit être préféré, parce qu'il est beaucoup moins excitant que le vert.

— Le cacao est le cousin germain du thé et du café par l'intermédiaire de son principe azoté analogue à la théine et à la caféine. Le chocolat est un aliment nutritif, mais il se digère moins facilement.

— Un régime exclusivement animal ou végétal ne convient pas ; il prédispose l'un et l'autre à diverses maladies ; comme en toutes choses il faut un juste milieu, et ce juste milieu consiste dans un régime mixte, c'est-à-dire dans le mariage de la viande et du légume.

— Durant le repas, on adjoindra en quantité suffisante des liquides aux solides : les bouchées alterneront avec les gorgées. On s'abstiendra de boire beaucoup immédiatement avant ou après le repas, afin de ne pas entraver la digestion.

En général, nos aliments sont portés à une température trop élevée ; c'est là une fâcheuse habitude qui nuit, non-seulement aux dents, mais bien plus encore aux voies digestives : cet excès de chaleur ramollit la muqueuse de l'estomac et engendre, outre le catarrhe de cet organe, une constipation opiniâtre.

Extraits des *Causeries sur l'hygiène*, par le Dr Barnaud. Dulex-Ansermoz, éditeur. Cet ouvrage renferme une foule d'excellents conseils.

## Les prophéties pour 1893.

Que cache-t-elle dans son sac, l'année nouvelle ? Des catastrophes ou des joies, d'extraordinaires événements ou simplement une suite de jours indifférents ? Sera-t-elle une année moyenne, une année brillante ou désastreuse, un chiffre quelconque ou bien une date dans l'histoire de l'humanité ?

Parmi les pronostiqueurs, il en est un qui jouit en Angleterre d'un renom tout particulier. Non-seulement à Londres, mais à Paris, depuis quelques jours, l'on s'arrache un petit almanach, édité en anglais, naturellement, l'*Almanach Zadkiel*, qui ne se trompe presque jamais, à ce que prétendent sans rire nos voisins d'outre-Manche.

Voici, d'après le devin favori d'Albion, ce que les astres nous annoncent pour l'an 1893 :

« Les grandes planètes, dit-il, sont dans les signes cardinaux au commencement de cette année. *Mars* et *Jupiter* sont dans le signe d'*Arius*, presque en opposition avec *Saturne* dans la *Balance*, tandis que le *Soleil* et *Mercure*, placés dans le signe du *Capricorne*, font le quartile aspect avec *Jupiter* et *Saturne*. Or, ces positions sont toujours en corrélation avec des désordres, des changements et des fléaux sur la terre. Nous pouvons donc nous attendre à une grande agitation politique et à des violences anarchistes. Une épidémie affligera l'Europe, qui peut s'attendre à voir la guerre éclater soudainement dès les premiers jours de l'été. »

Si des devins anglais nous passons aux astronomes français, voici ce que l'un d'eux annonce pour le début de l'année, au seul point de vue de la température :

« La première quinzaine de janvier 1893, subissant l'élévation atmosphérique après le passage des taches principales, paraît devoir être froide et éclairée depuis le 6 jusqu'au 20. Du 23 au 6 février, on peut compter sur un temps froid et brumeux, d'abord couvert et neigeux ensuite. »

En attendant la guerre et les catastrophes variées qu'annonce gentiment le devin britannique, tâchons de vivre heureux et de dormir en paix.

(*XIXme Siècle.*)

## On eingré chimiquo.

Cein qu'on fâ à catson
Ne baillè soveint rien dè bon

Bibenet, lo carbatier, sè conteintâvè pas, coumeint on eimpartià dè sè collègues, dè rappondrè son vin avoué dè la boune édhie fraitse ; mâ fâsâi dâo miquemaquadzo dein sa câva avoué dâo sucro et dâo brantevin, qu'on ne sâ pas quienna bourtiâ manigansivè per lé d'avau. Mâ lo sorcier fasâi tot cein à catson, et lè dzeins, que ne s'ein démaufiâvont pas, allâvont tot parâi bâirè lâo quartetta coumeint se son vin avâi étâ la pe finna gotta de La Coûta.

On dzo que l'avâi fauta dè sucro po férè son commerce, s'ein allâ atsetâ tot on sâ dè sucro pelâ dein onna boutequa dè la vela, et coumeint lo poivè pas portâ su onna lotta, et que n'avâi min d'appliâ, ye va démandâ à son vesin se lâi voudrâi allâ queri avoué lo tsai on sâ « d'eingré chimiquo », on espèce dè pussa bliantse que reimpliacè lo bumeint, kâ l'avâi poâirè, se desâi que l'étâi dâo sucro, que lè dzeins sè démaufiéyont d'oquiè. C'étâi, se desâi, po sénâ su son prâ.

Lo vesin, qu'étâi on hommo compliéseint, lâi dit què oï, fâ appliyî et einvouïè son vôlet qu'étâi on tantinet bedan, mâ on bon soudzet, avoué lo carbatier. Arrevâ ein vela, tserdzont lo sâ su lo tsai, et lo carbatier lâi alliettè dessus on bocon dè papâi iô y'avâi marquâ : « Engrais chimique, » rappoo âi dzeins, que ne dévessont pas savâi que l'étâi dâo sucro, et quand l'ont z'u bu on demi-litro, lo carbatier, qu'avâi onco dâi coumechons à férè, dit âo vôlet à son vesin : « Va adé ! y'âodri tot ora, et te mettré lo sâ dein la remisa. »

Lo vôlet part don tot solet, et quand l'a détserdzi lo sâ et dépliyi, et que n'étâi pas onco l'hâora dè gouvernâ, sè peinsâ : « N'é rein à férè dein stu momeint, se y'allâvo vouâgni cé eingré chimiquo su lo prâ âo carbatier ! su sû que sarà bin conteint et que mè va bailli on demi-litre demeindze né.

Dinsè de, dinse fé. Mon gaillâ preind onna béruetta, met lo sâ dessus et lo va sénâ su lo prâ.

Ma fâi quand lo Bibenet est revenu à l'hotô et que l'a trovâ son sâ vouido, s'est met dein totè sè colérès, et l'est traci vâi lo vôlet po savâi coumeint cein étâi z'u. Mâ fâi, quand l'a su l'afférè, l'arâi prâo éterti lo pourro gaillâ ; mâ n'a pas pi ousâ tant lo remâofâ, et s'est reintornâ ein bordeneint et ein djureint ; mâ diabe lo pas que lo vôlet a z'u son demi-litro.

## LA MAISON DES TRILLETTES

par Jean Barancy.

III

Le temps passa et, au grand étonnement de tous les Charanelliers, André Abelin ne courtisait aucune jeune fille du pays et personne n'entendait dire qu'il voulût épouser celle-ci ou celle-là.

Pourtant il devait s'établir, on le savait ; et maître Abelin lui-même le pressait de choisir une femme et lui citait, sans aucun succès, les plus jolies et les plus riches.

Les plus riches surtout, car il était pratique, le fermier, et pensait que les écus primaient la beauté.

Ainsi, pourquoi ne prendrait-il pas Phémie Lajol qui apporterait en dot près de douze mille francs ? ou Suzette Maury dont le père possédait des terres de fort rapport, ou bien encore Berthine Béjars, la fille des meuniers, et la plus cossue du village ?

Mais André restait insensible au charme des écus et le bonhomme Abelin s'ingéniait en pure perte à lui vanter telle ou telle qui, cependant, lui conviendrait bien pour bru.

Il prit donc le parti de ne plus lui en parler,

espérant qu'il se déciderait de lui-même, ce qui, d'ailleurs, ne devait point tarder.

Environ six semaines ou deux mois après l'étrange conversation qu'il avait eue avec la vieille Micheline et qui empêcha longtemps de dormir maître Abelin, André rencontra par aventure dans le petit chemin, derrière la ferme, un paysan qui avait l'air d'examiner attentivement les abords de la maison.

André, qui certainement, ne lui eût accordé aucune attention sans ce geste, ne put s'empêcher de le dévisager en passant.

L'autre le remarqua.

— Pourquoi donc me regardez-vous comme ça ? lui demanda-t-il d'un ton querelleur.

— Eh ! eh ! répondit-il, tu n'as pas l'humeur commode, à ce qu'il paraît ; tu sais pourtant le dicton : un chien regarde bien un évêque...

— Il y a manière et manière de regarder, reprit l'homme.

André haussa les épaules et continua son chemin, sans voir l'expression haineuse du paysan qui grommela je ne sais quelles menaces et tendit son poing fermé vers lui dès qu'il eut le dos tourné.

La nuit même de cette rencontre à laquelle André ne pensait certainement pas une heure après, il sembla au jeune homme, qu'une pensée tenait encore éveillé, entendre un bruit insolite du côté de la grange.

Il prêta l'oreille et pensa d'abord s'être trompé, car le chien n'aboyait pas et il était de bonne garde. Il allait donc essayer de s'endormir lorsque, de nouveau, il se leva sur son séant et écouta plus attentivement. Le chien n'aboyait pas, mais il grognait. Il se leva à la hâte, se vêtit, descendit, s'embusqua contre le mur de la grange et secondé par un splendide clair de lune, plongea son regard dans la petite cour close par un sommaire grillage de bois.

Ainsi placé, il pourrait voir sans être découvert.

D'abord il ne remarqua rien, bien qu'il continuât à entendre marcher.

Les croisées restaient fermées, la fourche et l'échelle, dont il s'était servi dans la journée, étaient encore posées à la place où lui-même les avait mises, son travail terminé ; rien ne bougeait dans le calme de cette nuit claire comme une aube.

Avait-il donc été le jouet d'une hallucination ?

Soudain le bruit des pas devint plus distinct et un aboyement furieux éclata.

Alors il s'éloigna avec précautions, appela doucement :

— Tout-Beau ! Tout-Beau ! et détacha le chien dans sa niche.

— Cherche ! dit-il.

Tout-Beau courut d'un trait, suivi d'André, jusqu'auprès de la grange. Là le chien s'arrêta, flaira et aboya de nouveau.

— Il y a quelqu'un là-dedans, hein ? fit le jeune homme, attends, je vais ouvrir...

Il n'eut point cette peine. La porte fut repoussée brusquement et un homme s'échappa bousculant André qui voulut le saisir au collet.

Soit que l'homme fût plus leste, soit qu'André calcula mal son mouvement, l'intrus se serait échappé sans l'intervention du chien qui le rattrapa.

Alors, affolé, se voyant perdu, il donna un formidable coup de pied au pauvre animal et se réfugia dans une sorte de hangar dont le battant se trouvait ouvert, prêt à sauter à la gorge d'André si celui-ci le relançait jusque dans l'ombre.

Il n'en fut rien, car, s'il le suivit, il se garda bien de pénétrer dans le hangar. Si le gredin avait trouvé plaisant d'y chercher asile ! lui le trouvait bien plus plaisant encore et il ne songea pas une seconde à l'en faire sortir.

Au contraire, il poussa le battant et tira le verrou sur lui.

— A demain, mon camarade ! lui cria-t-il. Je vais dormir, fais-en autant Nous règlerons nos comptes demain, ne t'inquiète pas !

Et il s'éloigna tranquillement, escorté de Tout-Beau, tandis que l'autre, pris d'une rage folle, vociférait à pleins poumons.

Lorsqu'André se leva, le lendemain à son heure habituelle, sa première pensée fut pour le prisonnier et il se dirigeait vers le hangar lorsqu'il rencontra maître Abelin, blême et effaré.

— Qu'avez-vous, père ? mon Dieu, qu'avez-vous ? s'écria-t-il presque épouvanté.

Le fermier le regarda d'un air courroucé :

— Tu es bien cause de ce qui arrive, répondit-il, car je n'avais point manqué de te prévenir et tu n'ignorais point que cela portait malheur d'aller aux Trillettes. La sorcière a déjà jeté le mauvais sort !

André ne peut réprimer un mouvement d'impatience.

— Mais enfin, répéta-t-il, qu'avez-vous ? qu'est-il arrivé ?

— Il y a le sort quoi ! les deux vaches sont crevées !

— Oh ! fit le jenne homme, celles de la grange ?

— Oui.

Il resta consterné, car c'était deux belles bêtes achetées de la veille seulement et qu'on avait, pour cette nuit, remisées dans la grange à cause des réparations qu'on terminait à l'écurie.

— C'est la sorcière qui l'a voulu ! gémit le fermier. Tu as été aux Trillettes et c'en est fait de nous ! Oh la misérable ! Il n'y a donc personne au pays qui ait le courage de la tuer ?

— Taisez-vous, père ! dit André ; c'est de parler comme vous faites qui porte malheur. Il n'y a point de sorciers ni de jeteurs de sorts, je vous le répète, mais il y a des malfaiteurs... On a empoisonné nos bêtes et je sais qui...

— Par exemple !

— Et je vais vous en donner la preuve.

Le fermier fut ahuri.

— Entrez dans la salle, reprit le jeune homme, et patientez une minute, vous allez voir...

*(A suivre.)*

## Les cuisines

*d'un grand hôtel des Etats-Unis.*

Ah ! les beaux mangeurs que ces Américains ! Ils n'excellent peut-être pas dans les raffinements de la cuisine française ; mais quelles fourchettes et quels estomacs, grands dieux ! Comme ils comprennent qu'il faut une bonne table pour faire de grandes choses et de belles affaires !

Jetons, par exemple, un coup d'œil sur un grand hôtel américain et ses cuisines immenses où tout grille et bout, crépite, rôtit, grésille, se dore, s'attendrit, chante, rissole, embaume : vingt-huit ou trente cuisiniers, cinq ou six boulangers, une douzaine de pâtissiers, une vingtaine de femmes uniquement préposées à la cuisson des légumes.

Dans les coffres, une centaine de saumons magnifiques, quinze cents beefsteaks et autant de côtelettes, attendant le gril. Ici, le compartiment réservé aux moutons et aux agneaux, au bœuf, si cher aux fourchettes yankees ; cascades de viande, pyramides de chair, imposant ensemble, découpé, rangé, classé, préparé, disposé avec une propreté extrême et un soin inouï. Là, le domaine des poulets : cinq ou six cents par jour, savourés sous tous les déguisements ; bouillis, rôtis, fricassés, sautés, aux concombres et aux oignons, en daube, en blanquette, que sais-je ? Un déluge de bouillon : cinq cents litres au moins pour la journée.

Qu'on se figure maintenant huit ou neuf cents Yankees à table, des salles immenses avec des perspectives à la Véronèse, des plantes, des fleurs, des jeunes miss qui sont bien les plus belles filles du monde, des voix qui s'élèvent, des parfums qui flottent, des plats qu'on apporte et des plats qu'on emporte. Des groupes de laquais impassibles et graves, un chapelet sombre de domestiques dont chaque grain vivant est un nègre. Aucune faute, aucun oubli, aucun retard. On s'assied, on se lève, on dîne, on a dîné. Où sont donc ces cascades de chairs, ces pyramides de fruits, ces dômes de pâtisseries, ces avalanches de légumes, ces torrents de grogs, ces déluges de thé ?

Tout cela s'est fondu, éclipsé, évanoui.

Voilà une race qui a de l'estomac ! Voilà un peuple qui n'est pas près de mourir d'inanition, qui peut se flatter de tenir des siècles et encore des siècles au bout de sa fourchette !

**Sacrifices d'animaux.** — On ne se fait pas une idée du nombre considérable d'animaux qui sont sacrifiés aux expériences bactériologiques de l'*Institut Pasteur*. Tous les jours on inocule, en moyenne, dans cet établissement, 10 lapins, 10 cobayes et 4 ou 5 chiens. Les lapins qui sont bien nourris avant d'être inoculés, puis tués, doivent peser deux kilogrammes. Ils valent 3 francs pièce, les cobayes 1 fr. 25, et les chiens 2 fr. 50, pris en fourrière.

La consommation annuelle est de 4000 lapins, 4000 cobayes et de 900 à 1000 chiens. Total, 20,000 francs.

Malgré sa sensibilité, M. Pasteur n'hésite pas à sacrifier tant d'animaux. S'il a tué des poules, c'était pour sauver les autres du choléra qui leur est spécial.